

FEUILLETON DU "TRAIT D'UNION"

—LES—

Meres Ennemies

PAR

CATULLE MENDES

1

LIVRE PREMIER

LA PATRIE, L'ÉPOUSE, L'ENFANT

I

Un homme fuyait, se déchirant aux écorces, souffleté par les branches. L'épaisseur des verdures s'empourprait derrière lui de brusques remuements rouges entre les feuillages. Était-ce que l'aurore se levait à l'orient de bois ? ou bien le soleil descendait à l'horizon, là-bas, au delà des arbres noirs ? Non, la nuit pesait, une nuit de nuages, sur les plaines forestières de la voïevodie de Cracovie ; ces rouges, c'était l'incendie, sinistre couchant des batailles.

Le fuyard s'arrêta. Il avait aperçu entre les sapins une maison de chasse, reconnaissable aux hures de sangliers et aux musles de bisons qui surmontaient l'entrée.

Il cria :

—Dormez-vous ?

Un jeune serviteur entr'ouvrit la porte.

—Qui es-tu ?

—Que Jésus Christ soit glorifié !

—Dans les siècles des siècles. Que demandes-tu ?

—L'hospitalité.

—D'où viens tu ?

—J'ai combattu pendant quatorze heures.

—Quel est ton nom ?

—J'ai faim.

—Quel est ton pays ?

—J'ai soif.

—Quelle est ta religion ?

—Je suis blessé.

—Passe ton chemin, vagabond !

Mais une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'eux ; la blancheur d'une longue barbe ruissela dans les ténèbres, sous une lampe que haussait une vieille main pâle avec des tremblements de reflets.

—Qu'il entre !

—Excellence, on se bat autour de Czenstochowa, sur les bords de la Varta, partout ; cet homme qui fuit, ce doit être un Russe.

—Hélas ! n'as tu pas reconnu le bonnet blanc des confédérés de Bar ? Fais entrer cet homme, et barricade la porte derrière lui.

—Merci, seigneur, dit le fuyard.

Quand il fut attablé dans la salle basse devant une écuelle de gruau noir, il retira son bonnet.

Il n'avait point la tête rase selon la coutume des compagnons de Pulawski ; ses cheveux flottaient, rejetés en arrière.

C'était un homme de trente ans, face amaigrie, aux minces moustaches, avec des yeux d'épervier, ronds et prompts, la bouche souriante encore et bonne.

Une blessure au cou pleurait des gouttes rouges sur la peau de la poitrine visible entre les déchirures d'un vieux zupan grisâtre. Et il avait à la ceinture la moitié d'une lame de sabre, ébréchée, où l'on voyait du sang.

Le vieux seigneur, levant les bras hors des manches retroussées de sa pelisse fourrée d'ours brun :

—Tout esprit loue le Seigneur, dit-il.

—Je le loue également, dit l'autre.

Le vieillard poursuivit :

—Je me nomme Jean Rewien-ki. Je suis castellan de Mikalina, en Lithuanie, et, comme tel, j'ai voix et suffrage au Sénat de la République. Je me suis réfugié dans cette maison, loin de mon château, avec ma fille Elisabeth Boleska, mariée au comte Boleski, castellan de Pruzani, et j'y séjourne sans autre domestique qu'un jeune serviteur, car les Russes de Suwarof ont dispersé mes vassaux, après m'avoir chassé de ma castellanerie. Dis-moi ton nom, monsieur mon frère.

—Sans doute ton gendre est mort dans une bataille ?

—Mon gendre n'est pas mort.

—Donc il combat encore pour l'indépendance de son pays ?

—Il ne combat pas. Il est absent. Ne parle pas de lui. Dis-moi ton nom, mon hôte.

—Mon nom ?

—Tu veux le taire. Tu es un confédéré ; il suffit. Tu dormiras chez moi ?

—Dès que j'aurai repris des forces en mangeant et en buvant, je continuerai ma route.

—Veux-tu que ma fille panse ta blessure ?

—J'ai bouché la plaie avec des herbes ; les plantes qui poussent dans nos forêts guérissent vite les blessures polonaises.

—C'est bien parlé. Mange, bois.

Le castellan avait rempli deux verres ; il en prit un et le leva.

—Aimons-nous ! dit-il comme on disait autrefois dans les fraternels festins de Pologne.

—Aimons-nous ! répondit l'autre.

—Et maudits soient les Russes.

—Et maudits soient les Russes.

Le vieux seigneur reprit, pendant que son hôte mangeait et buvait :

—Ainsi, Pulawski a perdu la bataille ?

—Il l'a perdue.

—Ici j'étais seul, sans nouvelles certaines, n'entendant que le bruit du canon. Toi qui as combattu, parle moi des combats.

—Nous avons été braves. Sans pain, sans eau, presque sans armes, nous avons défendu cinq mois les fossés, les murailles, les portes du monastère de Czenstochowa.

—Où les saints religieux conservent une image de la Vierge-Reine, peinte par saint Luc lui-même. Qu'elle nous garde !

—Ainsi soit-il ! La plupart des confédérés, faute de vêtements, montaient la garde en chemises ; après les jours d'assaut, on pouvait s'habiller avec les uniformes russes, mais ils ne faisaient pas long service, parce que nous les avions tout troués de nos balles.

—Vous tentiez des sorties ?

—La neige, autour du mont Jasnagora, est bossuée de sépultures. Enfin Pulawski résolut de hasarder un suprême effort. " Nous passerons à travers les lignes ennemies, ou bien nous périrons, " dit-il.

—Combien de patriotes étiez-vous ?

—Deux cents.

—Contre combien de Russes ?

—Contre trois mille.

—Soyez bénis, mes fils !

—Tu bénis des cadavres. Très peu de Polonais ont pu se tailler une route dans les masses moscovites.

—Et le plus vénérable des lieux de prière et de macération, le monastère de Czenstochowa est en flammes maintenant ?

—J'ai fui pour ne pas le voir en cendres.

Il se turent, baissèrent les yeux, le vieux seigneur, à voix basse, disait une oraison.

Il releva la tête.

—N'importe ! la République vivra libre, ou mourra. L'antique proverbe enseigne qu'il n'est pas possible de courber le cou droit d'un Polonais, ni de redresser son sabre courbé, sans briser l'un et l'autre.

—Mon sabre est rompu, répondit le soldat amèrement.

—Notre-Dame veille sur la Pologne. Sait-on ce que fait le roi Stanislas ?

—Le roi Stanislas fait ce que font les lâches ! il obéit aux plus forts. Favori de la tsarine et bourreau de la Pologne, ce bellâtre qui, pour s'être couché dans un lit, a mérité de s'asseoir sur un trône, fait chanter dans les églises, le jour de nos défaites, le *Te diabolus laudamus* !

—Le Turc avait promis des secours.

—Il offre des hommes à cent toman la pièce, des hommes qui n'ont rien de rouge dans les veines ! C'est trop cher. On ne paye pas l'eau au prix du sang.

—L'armée prussienne est sur nos frontières. Que pense l'empereur ?

—Que pense le corbeau quand, perché sur sa branche au-dessus d'un mourant, il en surveille l'agonie ?

—L'Autriche nous garde.

—La Prusse est le corbeau, l'Autriche est la corneille.

—La France nous a aidés ; elle nous aidera.

—Elle nous a aidés, oui ! Je les ai vus venir, les beaux jeunes hommes des Gaules, et je les ai vus mourir pour la liberté de ma patrie, eux riant, moi pleurant !... hélas ! il ne reviendra plus de français. Paris appartient à l'amant d'une fille, comme Varsovie au rufien d'une gaupe. Pourquoi madame Dubarry s'opposerait-elle aux volontés de Catherine ? Ces deux prostituées sont faites pour s'entendre. Mais la Pologne est une vierge.

—Eh bien ! nous vaincrons seuls. La victoire est possible tant que Pulawski est vivant ! Il triomphera des Russes comme à Brzez ; il leur échappera comme à Okopé. Il est l'invincible ou l'insaisissable. Tant qu'il respirera l'air libre de nos forêts, il y aura un patriote embusqué, sabre en main, derrière chaque broussaille !

—Pulawski ne peut rien pour nous.

—Qu'as-tu dit ?

—Quand un arbre est renversé, la chèvre même y saute. Seigneur, Pulawski est mort.

—Non !

—Seigneur, Pulawski est mort.

—Non !

—Je l'ai vu tomber, frappé au cœur, ce matin, dans la mêlée.

—Non ! D'ailleurs, fût-il enseveli, il ressusciterait, évoqué par ses frères ! Serait-ce donc la première fois qu'il sortirait du tombeau ? On le croyait mort, il y a un an, quand tout à coup il est entré dans Cracovie, refoulant les Russes, et l'on vit son plumet, au sommet de la forteresse, planer et palpiter comme l'aile de notre aigle blanche !

—Connais-tu Pulawski, vieillard ?

—Je ne le connais pas.

—Tu mourras donc sans l'avoir vu, car il n'est plus, je te le dis.

—Il est le chef miraculeux, le héros nécessaire ! Il ne peut pas abandonner la Pologne, puisqu'il en est l'âme elle-même.

—Les cadavres n'ont pas d'âmes.

—Quoi ! soldat tu désespères ?

—De l'avenir ? non ; mais de l'heure présente. Pour bien des jours, pour bien des années, la République est vaincue. Et qui sait ? elle a peut-être mérité son sort.

—Fils tu blasphèmes !

Le confédéré, baissant la tête, prit son menton dans sa main, ferma les yeux, et songea.

Quand le soldat rouvrit les yeux en relevant son front alourdi d'une pensée, il vit Jean Rewenski, castellan de Mikalina, très courbé ; la longue barbe du seigneur touchait les dalles de la salle.

—Que faites-vous, mon hôte ?

—Je salue le vainqueur de Brzez ! Il est véritable que je n'avais jamais vu Pulawski ; mais je sais qu'on l'appelle Pulawski à la main longue, parce que sa droite, à force de manier le sabre, est devenue plus charnue et plus longue de deux pouces que celle de tous les autres hommes. Que le grand Régimentaire soit le bienvenu dans ma maison !

Casimir Pulawski répondit :

—Soit. Tu m'as reconnu, je le regrette. Si l'on apprend que tu m'as donné asile, tu ne pourras le nier, et ta maison sera saccagée comme l'a été ton château. Maintenant, je te remercie à cause de ton pain et de ton vin. Adieu, monsieur mon frère, je pars.

—Je ne te retiendrai pas, je ne te demanderai pas où tu vas. Tes projets qui se réalisent soudain, doivent demeurer inconnus ; car c'est le salut de la patrie qui s'agit dans ta poitrine. Je réclame de toi une seule faveur, Pulawski.

—Parle.

Le castellan sortit de la salle.

Il y rentra bientôt, tenant par la main une jeune femme qui était grosse et paraissait assez proche de son terme.

—Pulawski, voici ma fille. Elle est la femme du comte André Boleski, elle se nomme Elisabeth Boleska. Chef des hommes braves, puisque j'ai été ton hôte, bénis le fruit de ses entrailles, consacre à la patrie l'enfant de mon enfant.

(A suivre)